



Perspectives chinoises

2007/3 | 2007

En marche vers la société d'harmonie

David Faure, *Emperor and ancestor: State and lineage in South China*, Stanford, Stanford University PRes, 2007, 464 p.

John Lagerwey



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/3313>

ISSN : 1996-4609

Éditeur

Centre d'étude français sur la Chine contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2007

ISSN : 1021-9013

Référence électronique

John Lagerwey, « David Faure, *Emperor and ancestor: State and lineage in South China*, Stanford, Stanford University PRes, 2007, 464 p. », *Perspectives chinoises* [En ligne], 2007/3 | 2007, mis en ligne le 07 avril 2008, consulté le 06 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/3313>

Ce document a été généré automatiquement le 6 mai 2019.

© Tous droits réservés

David Faure, *Emperor and ancestor: State and lineage in South China*, Stanford, Stanford University Press, 2007, 464 p.

John Lagerwey

- 1 Depuis 30 ans David Faure travaille à la déconstruction de notre image d'une Chine « éternelle » et immobile. La Chine, d'après cette image, était une société dominée par des lettrés confucéens issus de lignages puissants : la « gentry ». Leurs valeurs essentielles s'exprimaient sous forme d'idéologie familiale et de culte des ancêtres et semblaient inscrites depuis toujours, surtout dans la Chine du Sud, dans la structure même des villages où habitaient encore la vaste majorité de la population. Car le plus beau bâtiment dans ces villages du Sud, celui qui se trouvait au centre du village, c'était le temple aux ancêtres.
- 2 Cette image de la Chine servait de base à l'organisation de notre savoir et de nos jugements : si la corruption et le népotisme caractérisait la Chine impériale puis républicaine, y compris dans ses relations commerciales avec l'Occident, si la Chine méprisait les marchands et n'avait pas de lois pour protéger le commerce et la propriété privée, si la Chine était incapable de se moderniser et, plus récemment, si la Chine n'avait pas de « société civile », c'était parce qu'elle était confucéenne et que Confucius, déjà, avait attaché plus de prix aux valeurs relationnelles – la piété filiale, la loyauté – qu'aux lois abstraites s'appliquant à tous.
- 3 Après avoir montré, dans son premier livre, *The Structure of Chinese Rural Society : Lineage and Village in the Eastern New Territories*, Hong Kong (Hong Kong et Oxford, Oxford University Press, 1986), qu'il y avait une autre Chine, celle non pas du lignage mais du territoire, non pas des ancêtres mais des dieux honorés dans le culte taoïste, il décrit dans ce nouveau livre, en gestation depuis 20 ans (p. xi), comment la Chine à l'origine de notre image déformée s'est mise en place au cours des Ming (1368- 1644) puis a prévalu tout au long des Qing (1644-1911) pour être éradiquée par les révolutions du XXe siècle. C'est la

tentative la plus ambitieuse jamais rédigée pour repenser l'histoire de la Chine moderne et, ainsi, rendre à la Chine sa juste place dans une histoire universelle qui peine à s'inventer. Tout lecteur attentif de ce livre ne participera plus aux débats parfois inquisiteurs et toujours arrogants sur ce qui a « manqué » à la Chine pour inventer le capitalisme, la démocratie, la science, la société civile et les droits de l'homme, bref, la « modernité ».

- 4 Voici, en quelques lignes, le parcours décrit dans ce livre : avant les Ming (chapitres 2 à 5), l'État et son idéologie confucéenne pénètrent à peine dans la région du delta de la rivière des Perles dont ce livre se veut l'histoire. Se met cependant déjà en place une distinction entre le « nous » - la population administrée et ses administrateurs - et « eux », les Dan (gens de l'eau), les Yao (gens de la montagne) et, plus tard, les Hakka. Au cœur de cette société il y avait les temples locaux et, surtout, les monastères bouddhiques, avec de vastes terres et des rapports privilégiés avec le pouvoir. C'est sous les Ming (chapitres 6 à 12) que le lignage moderne se développe. L'enregistrement de la population au début de la dynastie est la première étape de cette évolution. Base de l'imposition des taxes et de la corvée, les registres de population allaient, au milieu du XVe siècle, avec la monétarisation de l'économie et la création d'un impôt unique calculé en argent qui en résulta, se muer en registres de terres dont la seule raison d'être était la levée de l'impôt.
- 5 Cela allait complètement transformer le rapport entre l'État et la société locale puisque l'État, désormais, s'intéressait plus au cadastre qu'à la population. Comme, entre temps, le lignage avait fait son apparition, nulle entité n'allait s'avérer plus adaptée que lui pour assurer l'enregistrement des terres et la collecte de l'impôt. En effet, sous l'impulsion de l'idéologie néoconfucéenne de Zhu Xi, devenue dès le début de la dynastie l'orthodoxie d'État, le droit de sacrifier aux ancêtres, jusqu'alors réservé aux seuls aristocrates et grands fonctionnaires, avait commencé à se généraliser, jusqu'à ce que, dans les années 1530, il fut étendu au petit peuple, qui acquérait même le droit de sacrifier aux « ancêtres fondateurs ». La pratique collective d'un sacrifice à un ancêtre lointain, en général le fondateur, réel ou imaginaire, d'un village ou d'un ensemble de villages, permit l'éclosion d'un sentiment d'appartenance lignagère qui transcendait l'espace et le temps et était donc l'une des conditions de l'émergence des vastes et riches lignages de la Chine du Sud sous les Ming et les Qing. En même temps, le fait que l'État n'exigeait pas que les terres soient enregistrées par leurs propriétaires individuels mais admettait qu'elles le soient par des collectivités a permis aux lignages d'enregistrer leurs terres sous les noms de leurs ancêtres et, ainsi, de faire du lignage une véritable corporation. (Ainsi naquit l'« entreprise familiale » si typique de la Chine avant 1949).
- 6 C'est donc la convergence de soucis idéologiques et pratiques, au niveau de l'État comme au niveau des lettrés, qui amena les lignages à transformer leurs villages en y mettant au centre le temple aux ancêtres et en repoussant sur la périphérie, voire en les éradiquant complètement, les temples des divinités désormais « indigènes » (p. 193). La « normalisation » confucéenne de la société de la Chine du Sud fut assortie de campagnes contre les Yao, ainsi que de destruction des temples populaires, dont les monastères bouddhiques (deux grandes campagnes locales, en 1489 et 1521). En 1537, Huo Tao, homme du Delta qui était alors ministre des Rites, orchestra même une attaque contre les monastères de Pékin. Ainsi, conclut Faure : « La nouvelle société qui vit le jour pendant le XVIe siècle commençait à prendre les allures de la société dirigée par la gentry que les étudiants de la Chine du XIXe ont longtemps prise pour la "tradition" jamais mise en question de la Chine » (p. 148).

- 7 L'essentiel de la thèse de Faure ayant pour but d'expliquer comment le lignage néoconfucéen en vint, sous les Ming, à incarner la société locale et, ainsi, devenir l'interlocuteur privilégié de l'État, nous pouvons passer rapidement ici sur l'époque Qing (chapitres 13 à 22). Il n'empêche que ce sont des chapitres tout aussi riches en détails que les précédents sur l'évolution de la société locale dans ses tractations avec l'État. Nous assistons, dans ces chapitres, à la « prolifération des institutions lignagères » (chapitre 14), au développement dans le domaine religieux d'un fossé grandissant entre les lettrés et le peuple (chapitre 15), à l'« incorporation » du lignage par le biais de ses rituels autant que par la possession de terres (chapitre 16) puis, après des chapitres sur la prospérité commerciale au XVIIIe et la militarisation de la société au XIXe siècle, à l'attribution de la faiblesse et du retard de la Chine par rapport aux envahisseurs occidentaux à cette même institution du lignage qui, d'après Liang Qichao, écrivant à son retour des États-Unis en 1904, explique que les Chinois « sont capables d'être membre d'un lignage mais non pas citoyen » et encore moins individu (p. 344-45).
- 8 Dans son épilogue (chapitre 23), après avoir évoqué les indices tendant à prouver que la société chinoise évolua dans d'autres régions de la même manière que dans le delta de la rivière des Perles, David Faure termine par un vibrant plaidoyer pour en finir avec l'histoire rédigée sans recours au terrain : « Pour apprécier l'immensité de la Chine et sa variété, il faut voyager. Pour voir de ses propres yeux les vestiges qui témoignent de cette société du passé, il faut voyager. Et même pour collecter les renseignements documentaires qui subsistent encore sous forme de stèles ou de fragments de papier tendrement gardés par des mains privées, il faut voyager. Le temps se fait court pour aborder de cette manière l'écriture de l'histoire chinoise » (p. 368).